



Compte-rendu des Rencontres du RÉSEAU écobâtir

Printemps 2018 • 25/26/27 mai 2018, au Viel Audon (Ardèche)

Vernaculaire !





VENDREDI 25 MAI 2018

4 Visites

- 4 L'Enclos de Lanas
- 6 L'association RESTe! à Payzac

8 Présentation des rencontres

- 8 Vernaculaire / Ardèche / printemps 2018
- 9 Le Viel Audon

10 Vie et richesse du réseau

- 10 - Minga / «On mange, on boit un coup et on cause», par Marianne C.
- 11 - Vie du CA
- 12 - L'Amour-les-forges face aux bulldozers, par Rozenn K.
- 16 - La ZAD, par Samuel D. et Constance D.
- 16 - GBP torchis, par Sophie P.
- 17 - DTU bois, par Jean-Luc L.

SAMEDI 26 MAI 2017 - MATINÉE

10 Restitution des ateliers

- 20 - Intensité sociale
- 22 - Réhabilitation écologique et solidaire
- 23 - Bois
- 24 - Terre DHUP
- 25 - Internet

SAMEDI 26 MAI 2018 - APRÈS-MIDI

26 Vernaculaire !

- 26 Présentation de la thématique
- 27 - Introduction : Le vernaculaire, ou comment définir un insaisissable collectif, par Maya R.
- 28 - Vernaculaire et autochtone, par Loys C.
- 31 - Le vernaculaire peut-il défaire l'économie du marché, par Véronique P.
- 37 - Vernaculaire, la cuisson du pain dans le Sud marocain, par Jeanne Marie G.
- 40 - Redécouvrir les procédés vernaculaires, par Erwan H.
- 43 - Vernaculaire et confort, par Vincent R.
- 46 - Le vernaculaire, une mémoire du futur, par Marcel R.

DIMANCHE 27 MAI 2018

51 Assemblée générale statutaire

- 51 Nouveaux membres
- 51 Vote des motions
- 53 Prochaines rencontres
- 53 Bilan des rencontres autogérées
- 54 Participants

Vernaculaire !

Introduction à la thématique

Par l'équipe thématique

En tant que culture de l'économie du lieu, de la suffisance tempérée, de la relation à l'autre et d'un art de vivre affranchi aux marges de l'industrialisme, le vernaculaire concerne frontalement le quotidien de centaines de millions d'humains, voire quelques milliards.

Car la problématique du vernaculaire est contemporaine, planétaire et potentiellement résistante. Si elle renvoie spontanément à un passé ou aux pays dits "en développement" elle regarde à plus d'un titre les territoires industrialisés en devoir de remettre en question leur modèle de société.

Comment alors se nourrir aujourd'hui du vernaculaire pour ouvrir à un "local universel" ou à une "universalité située" afin de sortir par le haut d'une modernité en impasse ; comment construire une communauté de destins à partir des racines singulières des entités humaines qui forment le tout et contester l'adhésion décontextualisée de ces identités au modèle unique.

Pour notre compte, nous pourrions alors engager nos réflexions sur un axe prospectif tel que : "vernaculaire ici, là bas, après".

Le vernaculaire ou comment définir un insaisissable collectif ?

Si la notion de vernaculaire est polysémique, voire très floue, elle n'en fédère pas moins des acteurs hétéroclites engagés dans la contestation des dérives et inconvénients de la société dans laquelle nous vivons.

A quelles peurs, à quelles pertes, répond donc ce concept ?

Identifier ce dont nous ne voulons pas peut-il nous aider à mieux concevoir ce que nous voulons ?

Le vernaculaire peut-il faire l'économie du marché ?

Le vernaculaire vise à répondre aux besoins d'usage immédiats de ceux qui le pratiquent (habitat, mais plus largement activités humaines nécessaires) ; il désigne "l'inverse d'une marchandise" (Ivan Illich) c'est à dire ce qui est réalisé pour son usage propre ou celui de sa maisonnée (le domus romain), sans production de biens en

vue d'une mise sur le marché. Pour autant, peut-il faire l'économie du marché, est-ce souhaitable, et quelles sont les articulations possibles entre ces deux champs de l'économie ?

Le vernaculaire pour inquiéter le productivisme ?

L'économie dominante se caractérise par la primauté de l'emploi sur le métier, la déqualification contre le savoir-faire et la subordination entière des acteurs à leurs conditions de travail sur lesquelles ils peinent à agir.

Ce modèle verrouillant le rapport travail/argent est-il fatal ou peut-on envisager des modes non — ou peu — monétarisés de valorisation du travail ?

Comment extrapoler du système vernaculaire un "indicateur d'utilité sociale" pouvant engrener d'autres rapports de production ?

Comment remettre des affects dans la sphère marchande ?

Vernaculaire et déprise technologique

Sous couvert d'un certain mieux vivre, le progrès technologique nous équipe volontiers de mécanismes, machines et dispositifs à la convivialité souvent équivoque.

Comment "vernaculariser" nos outils, techniques et modes opératoires pour avoir prise sur leur emploi et une meilleure satisfaction d'usage ?

L'idée d'une productivité augmentée par des outils maîtrisés et au service de plus de temps libre peut-elle devenir une utopie concrète ?

Le vernaculaire, alternative au tentaculaire ?

Parce que le vernaculaire s'inscrit dans la sphère domestique, privée, il est moins soumis aux normes (assurantielles, réglementaires ...) et donne à celui qui le pratique une plus grande autonomie financière, d'entretien et d'intervention dans le temps pour s'adapter à ses usages.

Ces bonifications sont-elles pertinentes à toutes les échelles de projets ?

Comment les incorporer dans les pratiques professionnelles contractualisées ?

Le vernaculaire porte-t-il un avenir politique ?

Façonner son rapport au monde en privilégiant les ressources et les rapports humains locaux garants de sincérité plutôt que recourir aux solutions tenant du commerce au loin et de son opacité reste un choix citoyen qui peine à trouver un relai politique.

Comment corrompre les archétypes consuméristes et accumulatifs à partir de la grille des valeurs vernaculaires ?

En tant que système indissociablement économique, social et culturel, le modèle vernaculaire peut-il participer à fonder de réels projets d'écologie politique ?



Présentation :

Le vernaculaire, ou comment saisir un insaisissable collectif

par Maya R.

Ivan Illich, note n°51 (**Vernaculaire**), in Le Genre vernaculaire, Seuil, 1983 :

« **Vernaculaire**. C'est un terme technique emprunté au droit romain, où on le trouve depuis les premières stipulations jusqu'à la codification par Théodose (le «Code théodosien»). Il désigne l'inverse d'une marchandise :

«*Vernaculum, quidquid domi nascitur, domestici fructus; res quae alicui nota est et **quam non emit***» (Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, vol. VIII, p.283).

Était vernaculaire tout ce qui était confectionné, tissé, élevé à la maison et destiné non à la vente mais à l'usage domestique. En anglais comme en français, il s'emploie principalement pour désigner la langue «natale». Je veux ranimer ce terme (...). »

Le code de Théodose, ou code théodosien (Codex Theodosianus) est un recueil de décisions impériales romain promulgué par Théodose II. Le sénat de Rome prit officiellement connaissance de l'ouvrage le 25 décembre 438 et il entra en vigueur le 1er janvier 439. (source : Wikipédia).

Le vernaculaire et l'autochtone

texte et choix d'images par Loys C.



Le « murailleur-terrassier » agit dans le paysage agraire. Son rapport au lieu est autarcique, il réorganise les éléments du sol en autonomie avec les seuls matériaux le constituant afin de générer un espace de vie. Il tend à l'autochtonie comme une expression radicale du vernaculaire.



Un ailleurs technique



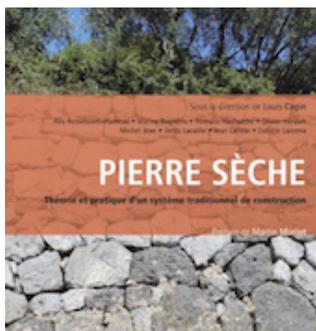
Les états de la matière



Un écosystème dont l'Homme fait partie



Aménager est interactif



André Ravéreau *in* Pierre sèche: théorie et pratique d'un système de construction traditionnel Eyrolles 2017

« En fait le vernaculaire (...), c'est se soumettre à l'occasion. La condition la plus favorable est de satisfaire à la circonstance, en s'adaptant à la fois à l'environnement et à ses moyens disponibles. La qualité du vernaculaire se révèle à chaque occasion : on ne peut jamais faire la même chose, il y a toujours un petit détail, un accident qui fait variation. (...) »

L'espace humanisé



Autochtone,
« né du sol comme une plante »



Le lieu global



« (...) il y a toujours un petit détail, un accident qui fait variation. Chaque détail influe sur le détail d'à côté. Cela rejoint la devise de mon maître Auguste Perret qui disait : « tout est détail ».

André Ravéreau

Le vernaculaire peut-il défaire l'économie du marché ?

par Véronique P.

Si on parle beaucoup des formes du vernaculaire – formes constructives, artisanales, culturelles, ...- on parle peu du principe économique qui les sous-tend. Or c'est ce principe que je veux mettre à jour ici. Identifier le changement de paradigme économique opéré par le vernaculaire, c'est bénéficier pleinement de ses atouts et renforcer sa sphère d'influence. Pour cela, je vous propose de faire un tour, un détour même, un peu long mais nécessaire, par ce dont il se distingue radicalement : le principe économique marchand.

Le vernaculaire, alternative au paradigme de l'échange

Vous connaissez tous le système économique qui nous régit : néolibéral, mondialisé, financiarisé, étatisé. Il est tel le delta d'un fleuve : si large qu'on ne peut saisir son embouchure ni empêcher ce qui l'irrigue de couler. Pour le saisir, il nous faudrait remonter à sa source – faisons-le donc, au pas de course : libéralisme, industrialisation, capitalisme, mercantilisme, troc, monétarisation, système de dons et contre-dons. Toutes ces formes s'alimentent à une unique source : l'échange. La plupart des formes qui émergent aujourd'hui n'y échappent pas non plus : accorderies, SEL, économie participative, collaborative ou du partage, toutes ressortent de ce paradigme de l'échange, à savoir : je te donne quelque chose contre autre chose. Si c'est toi qui choisis ce que tu me donnes en retour, alors c'est un système de dons au sens de Mauss. Si je t'achète cela contre un autre objet, une heure de mon temps ou tant d'euros, alors c'est un échange marchand, avec une unité de mesure, monétaire ou non, et une valeur établie sur un marché. Aujourd'hui, il fait chaud, la chaussette ne vaut plus rien par contre le cours du parasol s'envole. Dans l'échange, il y a un producteur vendeur et un consommateur acquéreur. La relation entre ces deux catégories d'acteurs économiques, et donc sociaux, est un rapport duel, deux à deux, face à face, avec toute la charge conflictuelle qui va avec.

Ce rapport, autrefois laissé au bon vouloir des deux parties, est de plus en plus institutionnalisé. Pourquoi ? Pour le garantir et le sécuriser. L'obligation de contre-don ne précise pas la nature de ce qui sera rendu, ni le délai de réciprocité – vous pourriez recevoir une chaussette en échange de votre parasol dans dix ans. La monnaie, le troc, le négoce sont apparus pour garantir terme à terme l'échange. Au lieu de donner mes œufs à ma voisine sans

assurance de contrepartie, je préfère les vendre ou les échanger contre de la farine. La contrepartie est immédiate et connue.

On peut reprocher à l'État sa mainmise sur le rapport marchand, mais voyons notre part : nous sommes les premiers à en vouloir pour notre argent. Vouloir prévoir notre avenir. Être sûrs d'être livrés après avoir payé et que le toit de la maison ne fuira pas sitôt posé. Nous ne voulons pas marchander des heures au bazar. Nous voulons un rapport marchand fixe, garanti en qualité, pour tous, tout le temps. Nous réclamons, à l'État, en tant que consommateurs, des garanties décennales, des normes de fabrication, des labels, des contrôles sanitaires, etc. Tels des enfants, nous pestons contre une mère poule un peu intrusive, cette « mère patrie » qui a pris le relais de la « sainte mère l'Église », mais nous sommes bien contents au fond de profiter de ses soins.

Voilà pourquoi la tendance normative ne s'inversera pas : elle est constitutive du rapport marchand. Elle répond, quelque protestation qu'elle soulève par ailleurs, à la demande des citoyens devenus consommateurs. Les agents liés par un rapport d'échange garanti et contrôlé par une instance extérieure sont de fait des mineurs économiques, au sens juridique du terme : ils se placent sous tutelle de l'autorité réglementaire dans l'exercice de leurs activités économiques. Ils troquent leur liberté d'action contre la sécurisation de leurs échanges. C'est un marché de dupes, bien sûr, comme le montrent les traités de libre échange : le rapport marchand, duel, ressort de la loi du plus fort. L'honnêteté chère à Illich n'a pas cours ; la « loi du marché » prévaut, et dans cette loi, il y a un gagnant et un perdant.

Cette tendance normative ne s'inversera donc pas. Pire : tel un paquebot à pleine vitesse ; elle peut couler, mais plus être déviée, ou alors au prix d'une énergie considérable au regard de la déviation obtenue. On ne détourne pas le delta d'un fleuve comme le cours d'un torrent... Ce qu'on peut faire par contre, c'est changer de paradigme économique. En clair : mettre les canots à la mer.

Là, vous allez me dire : il n'y a pas d'économie sans échange, toute économie repose sur l'échange ! Et bien non. Et c'est là que le vernaculaire entre, enfin, en jeu.

Le vernaculaire rouvre le champ de l'économie hors marché

Le vernaculaire rouvre en effet le champ de

l'économie hors marché. Ce champ, vieux comme le monde, a été constamment réduit par les assauts du marché, au point de n'être plus qu'une peau de chagrin. Rappelons-nous nos grands-parents : beaucoup cultivaient leur potager, élevaient leur volaille, habitaient une ferme construite par leurs ancêtres, fabriquaient leurs meubles et vêtements, cueillaient leurs fruits et herbes. Le recours au marché était réduit aux seuls biens non générés par la famille proche ou étendue. Cette économie de ménage est première dans toutes les sociétés traditionnelles. Ce n'est que très récemment à l'échelle de l'humanité que le marché au loin a pris le pas sur le ménage au près.

Pourquoi qualifier cette économie non marchande de « vernaculaire » plutôt que de « domestique » ou « de ménage » ? Parce que ces derniers termes sont mal connotés et se réfèrent à une maisonnée (la domus romaine) que nous peinons à concevoir au-delà de la famille nucléaire. Pour rendre à cette économie sa dimension intrinsèquement collective, communautaire, une communauté qui peut englober l'ensemble de la famille humaine, Ivan Illich va donc chercher dans le code théodosien le terme de vernaculaire, pour désigner « la production sociale par opposition à la production économique, la génération de valeurs d'usage par opposition à la production de marchandises, l'économie du ménage par opposition à l'économie du marché ». Dans *Le Travail fantôme*, en 1981, il explique : « il nous faut un mot simple, direct, pour désigner les activités des gens lorsqu'ils ne sont pas motivés par des pensées d'échange, un mot qualifiant les actions autonomes, hors marché, au moyen desquelles les gens satisfont leurs besoins quotidiens – actions échappant, par leur nature même, au contrôle bureaucratique, satisfaisant des besoins auxquels, par ce processus même, elles donnent leur forme spécifique ». Dans *Le genre vernaculaire*, en 1983, il précise : est « vernaculaire tout ce qui était confectionné, tissé, élevé à la maison et destiné non à la vente mais à l'usage domestique ». Et de conclure : « je veux ranimer ce terme, car je n'en connais pas de meilleur ».

Le vernaculaire qualifie donc la génération « familiale » de biens d'usage sans recours au marché et par extension les activités humaines (se nourrir, se loger, se soigner, etc) trouvant à s'exercer en dehors du cadre de l'échange.

Allons chercher dans nos campagnes un exemple. Approchons-nous du tas du fumier, il va nous servir d'illustration.

Dans une logique marchande, le jardinier va à la jardinerie acheter son sac de terreau.

Dans une logique marchande, relookée en

économie verte ou circulaire, le jardinier va recevoir de sa communauté de communes un composteur en plastique fabriqué en Chine, qui nécessitera l'acquisition d'équipements complémentaires pour compenser son absence de praticité ; ou bien il va déposer ses déchets verts en déchetterie qui seront compostés sur une aire de compostage avant d'être redistribués aux administrés, après des dizaines de kilomètres de déplacement dans tous les sens.

Dans une logique vernaculaire, le jardinier fait, avec une fourche et quelques palettes trouvées dans sa grange, un tas de fumier au fond du jardin qui lui servira à amender sa terre. Il ne procède à aucun investissement ni échange pour remplir directement son besoin d'usage.

Vous noterez au passage que pour un même produit fini, trois termes sont utilisés selon le degré de marketisation: fumier, terreau, compost. Je ne m'attarderai pas sur le sujet faute de temps mais on relèvera que le transfert vers le marché conduit à renommer ce qui sort du champ du vernaculaire, comme s'il lui fallait un nom de baptême pour entrer dans la religion du marché.

Communauté, usage et entraide, les trois mamelles du vernaculaire

La question se pose : pourquoi ces pratiques, jusqu'alors omniprésentes, ont-elles disparu ? Vous l'aurez deviné : parce qu'elles ne rapportent rien. Elles ne coûtent rien non plus, puisqu'elles reposent sur les ressources, les compétences et le temps disponibles. Elles participent de ce qu'Ivan Illich qualifie de « travail fantôme ». Hantent-elles le PIB ? En tout cas elles n'y figurent pas. Pour la pensée dominante, l'économie se réduit à la production d'un bien dont la valeur s'actualise lors de sa cession. Sans cession, pas d'actualisation, donc pas de mention au PIB.

Pourtant la production marchande n'est qu'une manière de générer l'usage – et sans doute pas la meilleure. La raréfaction des ressources, la menace sur nos écosystèmes, la quantité de biens inutiles, voir toxiques, et de déchets produits, la prédation économique et la précarité des populations induite, sont autant de signes accablants que cette conception de l'économie conduit à une mise en danger majeure de l'humanité.

D'autant que l'usage peut se générer autrement : sans producteur ni consommateur, sans vendeur ni acquéreur, mais par une mise à disposition gratuite du temps, des compétences, des outils, des ressources, entre libres contributeurs, en dehors du recours ou de la référence à un marché. Ces

contributions croisées se font au sein d'une communauté d'alliés, de nature à assurer, par l'entraide, la plupart des besoins d'usage de ses membres.

Je répète cette phrase car elle articule les trois mots clefs du vernaculaire : ces contributions croisées se font au sein d'une communauté d'alliés, de nature à assurer, par l'entraide, la plupart des besoins d'usage de ses membres.

Et si le vernaculaire a disparu, c'est aussi parce que les communautés d'alliés ont disparu, à tous niveaux : la famille, réduite à sa portion la plus congrue. La communauté villageoise, avec l'éradication des communaux, et la disparition des travaux collectifs : moissons, construction, mobilisation après une catastrophe naturelle ou humaine, toutes occasions de cultiver le sens du commun, d'éprouver l'interdépendance humaine – et la nécessité vitale de l'entraide. Dans une économie marchandise, il importe plus d'avoir de quoi acheter une moissonneuse, des maçons polonais ou une assurance, que d'appartenir à une communauté qui pourvoira aux besoins singuliers de ses membres, à la façon d'une famille élargie. Nous y avons peut-être gagné en individuation, mais certainement perdu en humanité.

Or l'entraide, chère à Kropotkine et remise au goût du jour tout récemment par Pablo Servigne et Gauthier Chapelle dans *L'entraide*, l'autre loi de la jungle, est bien le second mot-clef du vernaculaire. On ne marchand pas sa force ou son temps de travail : on se rend des services sans compter, parce qu'on appartient à un collectif humain sur lequel on sait pouvoir compter, précisément parce qu'on ne mesure pas ce qu'on donne.

À force de vouloir marchander toutes les activités humaines, nous approchons du point de rupture : celui où nous ne pouvons plus assumer le coût marchand de la plupart d'entre elles. Si le marché fonctionne assez bien pour produire des clous et du sel, il est loin d'être pertinent, ou performant, pour accompagner le début et la fin de vie, la santé, l'éducation réelle, la construction et l'alimentation saines, la sociabilité, l'hospitalité, la gestation et l'éducation d'un enfant. Tous ces services étaient mieux rendus par les proches – cette « maisonnée » qui dépasse le cercle strictement familial pour inclure les voisins, amis, alliés, ce réseau d'entraide qui fonde et signe l'appartenance à une communauté humaine, et se préoccupe moins de valeur que d'usage. De fait, l'économie vernaculaire ne marchand pas des biens ; elle génère des usages – non valorisables, car non rentables, ou non calculables, mais non moins nécessaires. A l'inverse de notre système économique, pour lequel un bien sans valeur marchande devient de fait un

rebut. Ainsi, dans une société d'opulence comme la nôtre, sont incinérées tous les jours quelques 20000 tonnes d'objets et matériaux, pour un coût de 2 millions d'euros à la collectivité – et je ne parle là que de l'incinération des « déchets » non dangereux. Les déchetteries illustrent au plus haut point l'aberration d'une économie fondée sur le profit : un bien qui n'a plus de valeur marchande n'a plus d'usage possible – et son corollaire : un bien qui n'a plus d'usage pour soi ne peut en avoir pour autrui.

L'exemple de l'architecture : entre vernaculaire et situé

Ce faisant, le vernaculaire a donné naissance à des pratiques particulières, traditionnelles, indigènes, autochtones, dont on peut observer les pertinences, notamment en termes de moindre impact écologique et d'adaptation fine aux usages et climats. Peut-on pour autant qualifier ces pratiques de vernaculaire dès lors qu'on voudrait les marchander ? N'y-a-t-il pas là une contradiction dans les termes ? Extraire les formes du vernaculaire sans reconnaître le principe économique qui les sous-tend, n'est-ce pas perdre leur dimension émancipatrice ? Je prendrai ici l'exemple de la construction vernaculaire mais la même logique s'applique à l'agriculture, le soin, l'art, l'artisanat...

Pour Paul Oliver, dans son *Encyclopédie de l'architecture vernaculaire du monde*, publié en 1997, l'habitat vernaculaire, qui couvre encore 90% du bâti mondial, est « traditionnellement construit par son propriétaire ou la communauté, en utilisant des techniques traditionnelles. Toutes les formes d'architecture vernaculaire sont construites pour répondre à des besoins spécifiques, en accompagnant les valeurs, systèmes économiques et façons de vivre des cultures qui les produisent ». C'est donc une architecture située, pour reprendre le terme qu'affectionnait l'architecte André Ravéreau pour qualifier une architecture parfaitement adaptée à l'environnement, l'économie et les usages de ses habitants.

Pour située qu'elle soit, cette architecture n'est pas nécessairement non marchande – même si elle l'est souvent. Reste que ses techniques peuvent être employées pour réaliser, à grands frais et grands transports, des ouvrages marchands. On sort alors du principe du vernaculaire. Et si la confusion s'est établie au fil du temps entre ces deux termes, situé et vernaculaire, mieux vaut ne pas la prolonger. S'attacher aux effets du vernaculaire sans intégrer son modèle économique est au mieux une réduction, au pire une dénaturation – sans compter qu'on se heurte à la difficulté, voire à l'impossibilité, de faire rentrer un modèle rond dans un cadre carré.

Je prendrai ainsi l'exemple du pisé, technique vernaculaire s'il en est, puisqu'il s'agit de bâtir des murs à partir de la terre présente sur le site, grâce à une forte intensité de main d'œuvre générée par le recours à l'entraide communautaire. Traditionnellement, les villageois se mobilisaient pour construire la ferme de l'un, puis celle de l'autre, sans recourir à l'échange de temps mais selon le principe de mise à disposition gratuite au collectif. Aurélien Delsaux, dans son dernier roman, *Sangliers*, décrit une telle scène de construction en pisé dans le Dauphiné et on songera pareillement à la séquence du film *Witness*, sorti en 1985, sur l'édification d'une grange en une journée par une communauté Hamish. Cette technique, pertinente dans une économie vernaculaire, entre mal dans le tamis du marché, où le temps est (beaucoup) d'argent et où les normes de sécurité de l'édifice et du travailleur s'imposent bien au-delà du « bon sens paysan » reposant sur un savoir-faire empirique non modélisable. Sans surprise donc, ces techniques peinent à retrouver une place car elles peinent à générer un profit immédiat, alors qu'elles sont pertinentes écologiquement, humainement, et même économiquement, dès lors qu'on considère le coût global et à long terme.

Prendre en compte la dimension économique du vernaculaire permet donc de comprendre pourquoi les techniques qui en sont issues ont du mal à se diffuser en dehors de ce système. Le marché de la construction ne connaît pas les pertinences constructives : il est câblé sur le profit, or le pisé ne peut en générer dans le cadre marchand, en dehors d'opérations de préservation du patrimoine ou de prestige. Pour de la construction « courante », « populaire », il ne repose de fait que sur le « sacerdoce » de quelques maçons piseurs dévoués à sa cause.

Quelle place pour les professionnels ?

Pourquoi, dans ces conditions, ne pas reconnaître que ces techniques s'inscrivent dans une économie vernaculaire ?

Parce que penser le vernaculaire en tant que modèle économique, c'est nécessairement se poser la question de la place des professionnels, inscrits, par la nature même de leurs fonctions, dans le cadre marchand. Cela explique que le sujet soit sensible et la réticence des professionnels à identifier le ressort économique du vernaculaire pour ne s'intéresser qu'à ses formes.

Pourtant, ils sont les premiers à subir le poids et la complexité des contraintes réglementaires, en assumant la responsabilité et la maîtrise de l'ouvrage au nom des usagers. Se placer dans une perspective

authentiquement vernaculaire, c'est rendre cette responsabilité et cette maîtrise à l'usager, ne plus avoir à payer, en son nom, un tribut à la bureaucratie, et finalement retrouver une place plus juste à ses côtés. Moins centrale, certes. L'architecture vernaculaire, pour Paul Oliver, est « l'architecture du peuple, par le peuple et non pour le peuple ». Karin Smut enfonce le clou : « la construction ne doit pas venir de l'extérieur ». L'usager est central. L'architecte n'en reste pas moins précieux : invalidée, l'architecture vernaculaire a subi une rupture de transmission. Il faut des accompagnateurs éclairés pour en faire retrouver le sens, le goût et les savoir-faire. L'architecte comme l'artisan sont plus que jamais nécessaires pour rediffuser cette culture constructive. Au lieu d'être prescripteurs, courroies involontaires de transmission des injonctions administratives, ils redeviendraient « gens de métier », à la façon d'accompagnateurs de montagne, signalant les écueils ou facilitant un passage sans pour autant marcher à la place du client.

Dans une économie domestique, les compétences ne sont pas indifférenciées : l'appel aux gens « de métier » a toujours eu cours. Il ne s'agit donc pas de nier leurs compétences, mais d'opérer un transfert de gouvernance, de l'institution et de ses représentants (experts, professionnels, agences de contrôle, etc) vers les usagers. Dans le cas du pisé, on peut imaginer un collectif désireux de bâtir en pisé faisant appel à des « gens de métier » pour l'accompagner, le guider, les rémunérant eux, sur le marché, comme « guides-accompagnateurs de construction » payés à la journée d'intervention par exemple.

Dès lors, identifier le champ du vernaculaire en tant que tel ouvre des perspectives : on peut y construire sans assurance décennale, y habiter hors normes constructives, y cultiver sans autorisation de mise sur le marché, sous la responsabilité propre des usagers. Ça n'a l'air de rien, mais en termes de liberté administrative, c'est tout. En faisant pour soi, on échappe de fait à la plupart des injonctions réglementaires visant à sécuriser les échanges et contrôler les profits. Pour son usage personnel, en assumant la responsabilité, et potentiellement les risques, l'usager s'émancipe de sa condition de mineur économique. Le vernaculaire est l'alternative au tentaculaire.

Cette liberté, curieusement, repose sur le droit de propriété et de libre jouissance en découlant. C'est un des paradoxes de notre époque, qui ferait tressaillir Proudhon dans sa tombe : la propriété pourrait bien se révéler le meilleur rempart contre le marché et l'État, voire le cheval de Troie pour défaire leur emprise conjuguée. Quand on est chez soi et qu'on agit pour soi, sans intention de

mise sur le marché, la liberté est sinon totale, du moins suffisante pour retrouver un sens de l'initiative et de l'invention dont la bureaucratie nous castrait. L'utilisateur peut construire en terre, produire son purin d'ortie ou ses remèdes médicinaux, voire consommer les substances hallucinogènes de son choix. Un grand chantier à venir de la réactivation de l'économie vernaculaire passera donc par le développement de nouvelles formes de propriété collective, afin de soustraire des « enclaves », tant au marché qu'à l'État, pour les rendre à l'économie vernaculaire, permettant ainsi l'émergence de nouvelles domus, d'une taille suffisante pour alimenter l'entraide nécessaire à la génération collective de biens d'usages.

Faute de ce transfert effectif de gouvernance, faute de rester centré sur les usages et les ressources, faute d'un recours aussi parcimonieux que possible au marché, les pratiques vernaculaires cesseraient d'être authentiquement vernaculaires pour redevenir tentaculaires...

Conclusion : quelle économie de marché pour le vernaculaire ?

« Un recours parcimonieux du marché » ai-je dit ? N'est-ce pas antinomique avec le vernaculaire ? Et bien non : le vernaculaire ne s'oppose pas au marché. Ces deux formes de génération d'usages peuvent cohabiter. Dans un contexte où les savoirs traditionnels se sont perdus ou raréfiés, où les ressources naturelles ne sont plus librement accessibles du fait de la privatisation des biens communs, mener une existence totalement vernaculaire est désormais impossible. Si le trappeur allait à la ville une fois l'an pour échanger ses peaux de loutre contre une boîte de clous et deux vitres, notre recours au marché, même minimal, est incontournable. D'ailleurs, le trappeur n'aurait plus le droit de se construire une cabane dans les bois...

S'il est difficile de lutter contre le marché, on peut en revanche œuvrer pour le vernaculaire, en renforçant sa sphère d'influence chaque fois que possible. Reconnaître la nécessité du marché n'empêche pas de s'efforcer de réduire son emprise, conscients que le marché, par nature, impose, infantilise et aliène. Il ne s'agit pas ici de faire l'apologie du non marchand contre le marché, mais de rendre sa juste place à la sphère domestique. Tout est alors une question de dosage, de mesure : le marché est un pharmakon au sens de Stiegler : il peut soigner, ou tuer, selon la pathologie et la dose.

Une forme d'économie de cueillette appliquée au secteur marchand peut se concevoir avec usage des rebuts, récupération, réemploi. Le vernaculaire

peut très bien se fournir dans le marché, sur la bête du marché. Mais le marché doit rester extérieur, complémentaire, plutôt que central et préalable. Le champ marchand et celui du vernaculaire peuvent s'articuler tant qu'il n'y a pas de transfert de responsabilité et de gouvernance du vernaculaire vers le marché. Le besoin d'usage est géré directement par les usagers, faisant éventuellement appel à des prestataires extérieurs, y compris sur le marché, y compris rémunérés, pour les assister dans la réalisation, la conception, de leurs usages, en tant que de besoin.

En cela le vernaculaire fait doublement l'économie du marché : il propose une alternative viable, pour satisfaire des besoins d'usage que le marché est incapable de générer ; et il rend son usage, quand nécessaire, économe, au sens propre du terme : économie, rappelons-le, vient du grec οἰκονομία, qui signifie « l'administration de la maison » (de oikos, maison, et nomos, gérer, administrer). Économie vernaculaire est donc un pléonisme. Mais peut-être faut-il l'effet Larsen de ces deux mots accolés pour se rappeler la dimension première de l'économie : non pas la production de biens sur un marché à des fins de maximisation de profits, mais la gestion de la maisonnée afin de satisfaire les besoins d'usage de tous ses membres, humains comme non humains d'ailleurs.

Cette économie, quasi disparue, réapparaît aujourd'hui sous des formes nouvelles : chantiers participatifs, ateliers de réparation autogérés, cantines collectives, incroyables comestibles, espaces de gratuité, grainothèques... Toute initiative visant à générer des usages en contribuant gratuitement de son temps et de ses compétences, en mettant en œuvre les ressources localement disponibles, participe de cette économie. En ne générant pas de profit, en ne permettant pas d'accumulation, le vernaculaire rend la maîtrise de son habitat, de son alimentation, de son temps d'activité, de sa sociabilité – un luxe au regard du dictat des normes et des temps imposés caractérisant notre mode de vie ! Henry David Thoreau, au bord de l'étang de Walden, ou Jean Giono, qui en observait les « vraies richesses » dans son ouvrage éponyme, ne s'y trompaient pas : l'activité, dans cet espace de l'économie vernaculaire, ne se dissocie pas du vivant, mais y participe pleinement.

Ainsi, face aux impasses du marché et de l'État tentaculaire qui en est l'expression ultime, le vernaculaire ouvre un nouvel horizon, plus convivial, au sens propre du terme : un espace où réapprendre à vivre, ensemble.

—

Discussions en plénière

À propos du marché

Le problème n'est pas tant le marché mais plutôt le capital et la spéculation qui est entraînée ; si on regarde le commerce de bourg, il y a une forme de marché mais il fonctionne sur de l'entraide.

- Certes, mais aujourd'hui l'économie de subsistance qui existait auparavant est grandement remplacée par une soif de la production, du rendement voire une marchandisation, par exemple, la conquête du temps, le marché de l'ADN.

- À ce propos, remarquons qu'une marchandise est un bien produit explicitement pour le marché, il n'y a plus de lien entre le producteur et ce qui est produit. Le capitalisme aliène, produit de l'anonymat et détruit les communs. Et grâce aux normes, cette marchandisation, cette standardisation est accélérée. Ainsi, la marchandise se retrouve être un des plus grands ennemis du vernaculaire.

À propos des domesticités

Les domesticités sont des zones à défendre. Toutefois, peut-on appliquer, dans cette maison-monde, des principes vernaculaires à tout ce qui relève du bien commun tels que les infrastructures, les services ? »

A propos des communaux

L'expression « les communaux » indiquait (pour la communauté rurale telle qu'elle exista en Occident du IX^e au XVIII^e siècle une partie du territoire d'un village où les paysans pouvaient se fournir en petit bois de chauffe, qui servaient à l'entretien des bestiaux des villageois sans payer. De plus, ces communaux permettaient aux paysans les plus démunis de posséder au moins une vache ou une brebis.

- On y retrouve le raisonnement sur l'importance de donner une place à tout le monde ; par exemple, au Bénin, on travaille 8 à 9 mois dans l'année pour assurer une subsistance et le reste du temps, on essaie de donner une place à tout le monde pour que, justement, tout le monde ait une place dans la société.

À propos de la spécialisation

La spécialisation c'est avoir une compétence particulière, c'est créer de la culture et de la diffusion de connaissances.

- C'est aussi l'importance et la richesse des partages entre ces spécialisations pour le commun.

- Par contre, l'enjeu à surveiller de la spécialisation est la spéculation qu'elle permet car à partir du moment où l'on crée une unité de valeurs, on rentre dans de la spéculation.

Comment financer ce bien commun ?

Il faut aussi poser la question de principes régulateurs comme l'impôt car comment se finance ce bien commun ? Comment fait-on pour perdre cette collectivisation pour construire l'espace humanisé ?

- Il est important de se recentrer sur l'usage. L'impôt serait associé à un projet, plutôt qu'un impôt à priori, car la monétarisation entraîne la non-construction.

- se recentrer sur l'usage, un idéal romantique ? La monnaie peut être une émancipation ; ne pas seulement échanger sur une base affective permet l'émancipation. Retourner en l'an 1000 n'est pas forcément une panacée, allons voir le XVII^e siècle avec l'échange marchand.

Apporter du temps

Retrouver les traces du commun, de cet instant de partage, il y a de fait du vernaculaire.

- Il serait possible de sortir les biens de cette société marchande, comme par exemple les bâtiments grâce aux SCI et aux associations telles que Terres de lien qui réalisent des projets de bâtiments construits en commun.

- Ou encore, en Équateur où chacun donne une journée par semaine au commun, la minga ; dans les Hautes Alpes où des associations nettoient les canaux.

- de nombreux autres exemples existent où un travail collectif dépasse l'univers de la maison et participe au lien commun.

- mais des contres exemples existent aussi et ils ont déconsidéré l'approche vernaculaire, par exemple en Irlande où la construction de murets s'est faite par la contrainte et a pu devenir une corvée, un travail de bague. Ainsi la culture du collectif peut être un enfer, cf « la doctrine des troupes orangistes ». Cela dépend des personnes, du groupe et de l'individu, du groupe et de l'hostilité de l'autre ; une communauté n'est pas forcément enfermée. Il faut alors se re-composer des communs en dehors des systèmes religieux, familiaux.

A propos de la propriété

Avoir de l'argent pour posséder du foncier...

Vernaculaire, la cuisson du pain dans le Sud marocain

texte et photos par Jeanne Marie G.

Ceci est une courte réflexion à partir d'un exemple concret. Elle est peu théorisée, mais on peut y retrouver les interventions précédentes.

Lorsque j'étais récemment au Maroc, dans un village construit en terre, que je connais bien depuis de nombreuses années (ph.1), le thème de ces rencontres me trottait dans la tête. Une réflexion m'est venue en regardant les femmes vivre au quotidien.



ph.1



ph.2

Chaque jour, la femme de la maison, tôt le matin au premier appel du muezzin, avant que quiconque ne soit réveillé, prépare le pain (ph.2) assise ou à genoux au sol. C'est le premier geste de sa journée, travail immuable - doser, verser, mélanger, pétrir - présent dans chaque famille. La pâte est ensuite laissée reposée afin qu'elle lève à l'abri des courants d'air. La cuisson ne se fera qu'un peu plus tard, après la levée du mélange.

Différentes sortes de pain existent, à partir de la même pâte, en variant le temps de levée - de quelques minutes à quelques heures- et le mode de cuisson. Les pains courants sont des galettes rondes dont la pâte a levé un moment relativement long, une à deux heures. C'est le pain quotidien qui constitue la base des repas. Les autres sortes de pain sont réservées à certaines occasions plus ou moins festives.



ph.3



ph.4

La cuisson se fait dans un four ouvert, le feu est mis à l'intérieur avec des tiges de palmier (ph.3). Chaque maison possède son four à pain dans un coin de pièce ou de galerie à l'étage, parfois sur la

terrasse. Dans ce coin du feu voisinent le four et un foyer ouvert où une poêle en fonte permet de cuire les pains spéciaux. La forme du four est la même pour toutes (ph.4) : un foyer demi-sphérique très simple construit au sol. Sur un socle de pierre, la terre de la palmeraie a été modelée, à l'état plastique, sur une forme de terre ou de sable mouillé ; un trou est laissé au sommet pour la cheminée d'où sortira à la fois la fumée, l'air et les flammes ; une large ouverture, la bouche du four, est gardée à l'avant. À l'intérieur, la sole qui recevra la galette à cuire est soit une plaque ronde de métal, ou bien, plus simplement, un lit de petits cailloux ; un espace suffisant est laissé à droite de cette plaque comme emplacement pour le feu. Un grand tas de feuilles de palmes est rassemblé avant de procéder à la cuisson et attend d'être brûlé. Ce type de four est toujours fait par les femmes.

Chaque jour on cuit le pain nécessaire à toute la journée, le nombre de galettes variant selon la taille de la famille (ph.5). Pour cuire, la femme est assise par terre en tailleur, la posture est liée à l'acte et l'acte à son cadre bâti.



ph.5

Aujourd'hui, il n'y a plus nécessité de cuire le pain au four, car le gaz butane a cours dans toutes les maisons. De plus il y a maintenant quelques boulangers chez qui on peut acheter les galettes quotidiennes. Les pains spécifiques, eux, peuvent être cuits sur le gaz, dans des grandes poêles en fonte. Dans certaines maisons, un four à gaz est utilisé, mais seulement pour les pâtisseries. Le four en terre tombe le plus souvent en ruines.

Dans un des quartiers excentré du village, là où se sont construites sur lotissement de nouvelles maisons en ciment, plusieurs voisines, ont construit un four qu'elles utilisent tour à tour le même jour, afin de profiter de la chaleur du feu. C'est aussi l'occasion de passer un moment ensemble.

Elles ont bâti autour du four un abri de fortune

(ph.6): montants de bois pour la structure, garnissage de roseaux, tentures ou couvertures le long des parois, toiture en tôle. Le four, classiquement traditionnel, y occupe un angle ; le reste de la pièce est dévolu à l'assise au sol des femmes et des enfants (ph.7). Cette construction, tout à fait précaire, répond à leurs besoins.



ph.6



ph.7

Le confort de la technologie moderne n'a donc pas entamé la référence à la méthode traditionnelle : le savoir-faire et la confiance qu'on en a, le goût tellement meilleur qui en découle, sont les valeurs reconnues et appréciées. Les femmes la perpétuent, forme de résistance à la « modernité » imposée.

On ne saurait en dire autant des constructions qui lui font face. Le lieu où ce four est bâti est un no man's land, devant les maisons (ph.8), en bordure du canal d'irrigation, oublié des pouvoirs publics, à tel point, même, qu'aucun réverbère ne vient éclairer ce quartier qui est pourtant explicitement, depuis plus de 10 ans, un quartier de la ville-centre ; alors que l'avenue d'entrée de ville, à quelques pas de là déploie sa magnificence (ph.9).

La municipalité a loti les terrains, et propose des parcelles « viabilisées » (adduction d'eau « potable » et évacuation des eaux « usées », électricité, accès par un chemin de terre) accompagnées d'un plan-type. Chacun peut y construire sa maison ... en ciment, c'est-à-dire en parpaings, qu'on enduira ou non de ciment, selon les moyens financiers disponibles.

Il ne viendrait plus en effet à l'idée de quiconque de bâtir en terre, même si tous en reconnaissent les valeurs et seraient capables de bâtir de la sorte, en pisé et en adobes. La « modernité » du ciment est devenue obligatoire ... Par pression sociale d'une part, car on montre ainsi qu'on a « réussi », qu'on a l'argent qui va avec. Mais également chacun, chacune, a perçu qu'il ne peut être question de perpétuer un savoir-faire périmé, signe de pauvreté ; qui, de plus, engendre la poussière dans la maison et des pièces trop étroites pour le mobilier actuel.

S'ajoutent maintenant les normes désormais en vigueur, pour des raisons affichées de résistance mécanique aux fluctuations sismiques, qui n'autorisent plus à construire en terre ; ces normes n'ont fait qu'entériner ce courant de « modernité ».

À cette échelle, se mêlent donc l'image sociale à donner, le ressenti « pratique » et les volontés d'État, sans parler des intérêts économiques relayés par les pouvoirs publics. Qui peut s'y opposer ? Seules les personnes âgées, femmes et hommes, osent affirmer que « la terre c'est beaucoup mieux, on est bien dans une maison en pisé, il y fait une température agréable et un mur en terre est doux au toucher ».

[Même si on n'en a pas les moyens, le ciment est le seul matériau utilisable et utilisé. Ce qui donne, pour le commun de la population peu aisée, des intérieurs bruts de décoffrage, murs de parpaings juste enduits de ciment gris, en attente d'hypothétiques faiences le jour où on aura l'argent, quand les enfants auront terminé leurs études, incha'llah, et que le salaire du père pourra être transformé en aménagements intérieurs. Le plafond est également brut et gris, le sol rugueux aux pieds, recouvert de tapis seulement dans les salles de séjour ou de réception. L'été, c'est-à-dire dès la mi-avril jusqu'à mi-octobre, la chaleur se répand dans la maison, un ventilateur s'efforce désespérément de brasser l'air étouffant car on n'a pas les moyens d'une clim.]



ph.8



ph.9

Les femmes et leur four collectif improvisé constituent un noyau de résistance à cette normalisation. Elles ont investi cet espace délaissé comme un espace de liberté où l'initiative est encore possible, où le « commun » a été remis en vigueur.

En regardant ces deux modes de pratiques que l'on peut qualifier de « vernaculaires », celui de la cuisson du pain et celui de la construction de son propre logement, où l'on fait avec les moyens disponibles et les matériaux « locaux », nous tenterons alors une définition de ce mot vernaculaire qui serait « utiliser les conditions existantes pour répondre aux besoins fondamentaux », dont celui de se nourrir,

certes, mais de bien se nourrir, avec de bonnes choses qui ont de la saveur, et aussi le besoin de partage convivial. Cependant, ce qui est possible à une petite échelle inoffensive - celle de faire son pain entre voisins où personne ne peut s'immiscer pour faire du profit- ne peut être reproduit à l'échelle du logement où d'autres intérêts sont en jeu. Cette construction du four collectif a pu se faire sur l'espace public car sur un terrain délaissé par la fièvre constructive, du fait qu'il est en pente et le long du cimetière, terrain non aedificandi.

La conclusion serait que le vernaculaire, à l'aune de la normalisation, ne peut s'inscrire que dans les marges : terrain délaissé, voire rejet dans l'urbain ; à condition qu'aucun profit n'en soit possible.

Discussion en plénière

Question : la notion de confort des bâtiments en terre n'est ressentie que par les anciens ?

JM : Quelques jeunes se sentent concernés aussi mais ils vont plutôt réhabiliter les bâtiments du centre-ville.

— J'ai une anecdote sur la déconsidération du bâti en terre : en Algérie les hommes ne peuvent pas prétendre épouser une jeune femme s'ils n'ont pas une maison en parpaings...

— Au Maroc, ce sont principalement les Européens qui rachètent les maison en terre.

Question : Comment s'organise la sauvegarde du bâtiment en terre ?

JM : Le centre de conservations de ksour et Kasbah (CERKAS) a fait un inventaire, mais il n'y a pas vraiment de moyens pour sauvegarder le bâti en terre. La maison en terre est probablement finançable, mais comme personne ne construit plus en terre, en fait on ne sait pas.

Question : Est-ce que les femmes revendiquent et théorisent le fait de faire le pain ensemble ?

JM : Non pas particulièrement.

Question : Y a-t-il plusieurs cabanes abritant ces ateliers de confection du pain ?

JM : Pour l'instant, une seule.



" le vernaculaire ne peut-il s'inscrire que dans les marges ? " JM6

Redécouvrir les procédés vernaculaires

par Erwan H. MAST/GPEM

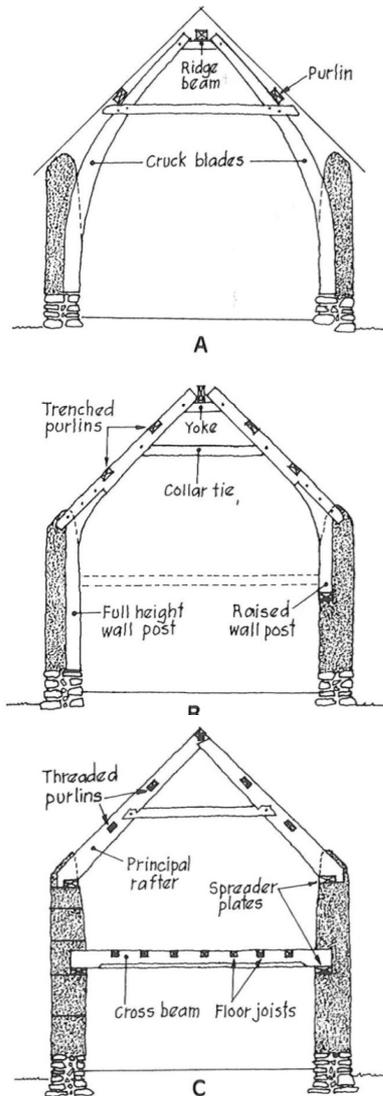
Institut français des sciences et technologies des transports, de l'aménagement et des réseaux IFSTAR

Innovation

"The old method of cob waling is out of the question. It sufficed when wages were low and time was no object. [...] The walling should be of blocks of cob, compressed by wheel-and-screw press, or [...] mixed in small pug mill or mortar mill."

(Joce, 1919)

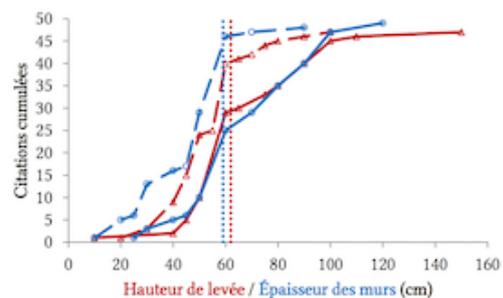
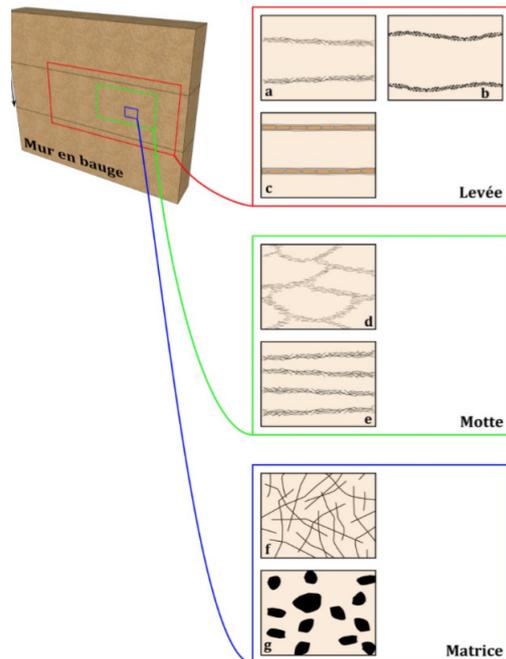
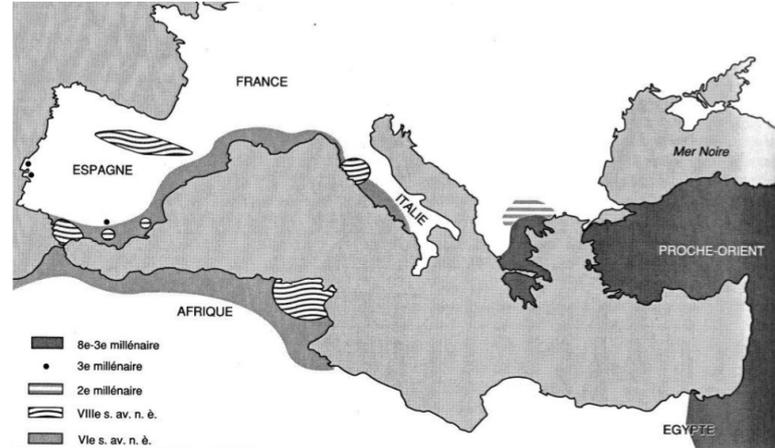
Des techniques en constante évolution



Typical constructional details of some early cob and mudwall domestic buildings :

- A. XIV^{ème} siècle
- B. XVI^{ème} siècle
- C. XVII^{ème} siècle

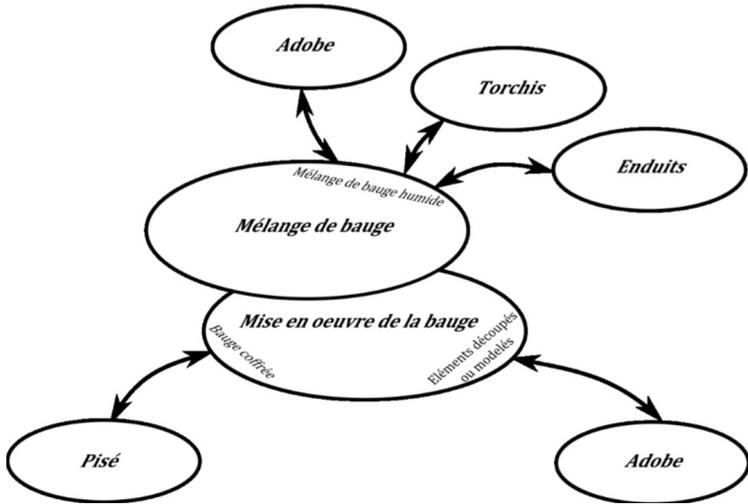
Diffusion des techniques



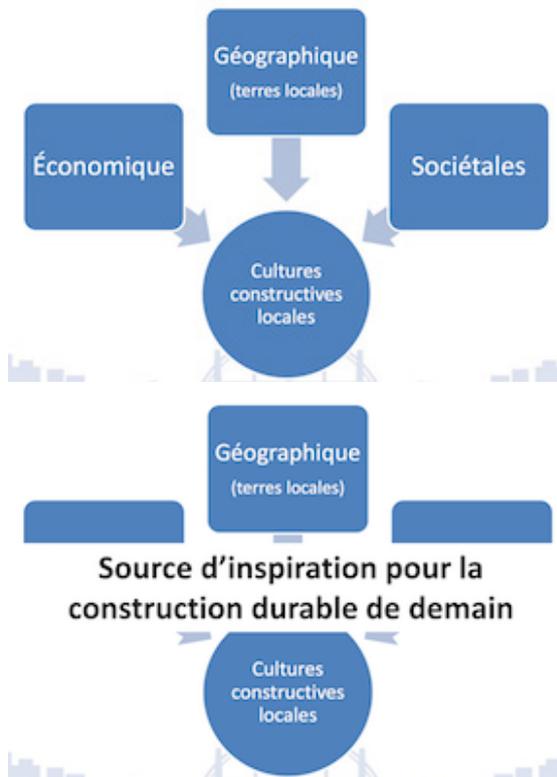
La « paille » peut parfois désigner :

le crin, la paille d'orge, la cosse de fève, le genêt, le cerfeuil sauvage, la fougère, le lin, l'ajonc, l'herbe, le foin, la bruyère, la feuille, la mousse, l'aiguille, la filasse, la paille d'avoine, le chiendent, le roseau, la paille de riz, la racine, le jonc, la paille de seigle, le carex...

Une diversité de techniques



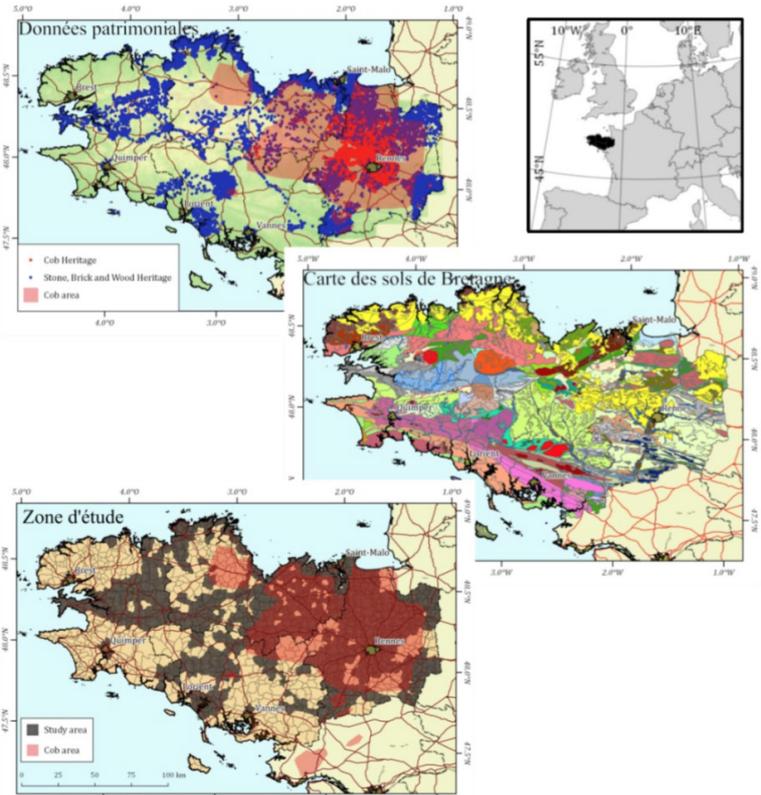
Une continuité entre techniques



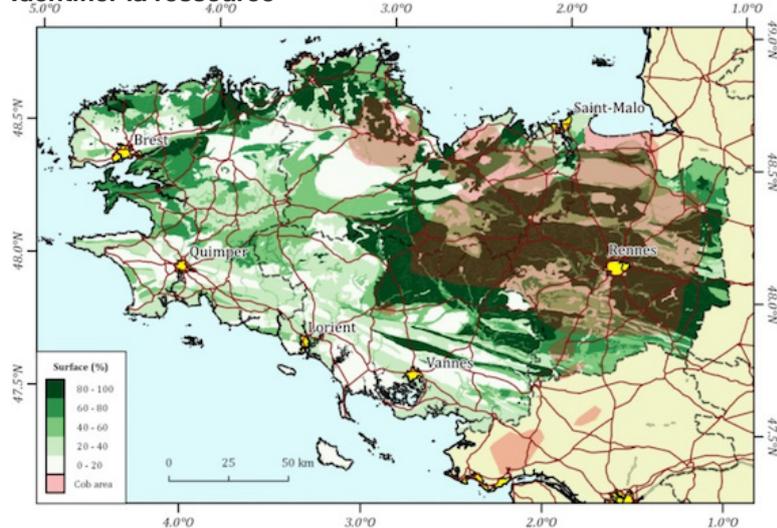
Optimisation de l'emploi de ressources locales

Un savoir faire perdu

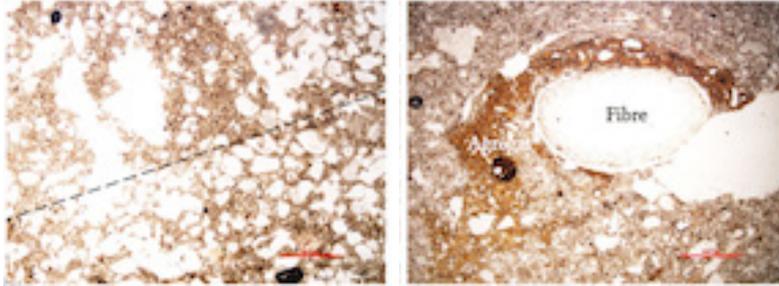
- Exode rural + Matériaux prêts à l'emploi > Perte des savoir-faire transmis oralement
- Redécouverte des savoir-faire par analyse du patrimoine



Identifier la ressource



Redécouvrir les procédés



Conclusion

Le patrimoine est une source précieuse d'information sur l'optimisation de l'emploi des ressources. Il s'agit d'inscrire la construction en terre dans la continuité de la construction vernaculaire

Discussion en plénière

– Il y a deux interprétations sur la question de l'évolution des charpentes, et le prélèvement des arbres par la marine anglaise. Les constructions en bauge datant du 14ème au 16ème siècles s'expliquent notamment par le manque de bois pour les habitats, compte-tenu de l'exploitation des forêts pour la marine.

– Plus on connaît les techniques anciennes, mieux on est armé pour faire des choses innovantes et

intéressantes. Il faut connaître l'histoire des métiers.

– L'innovation est en réalité plutôt l'adaptation à un contexte d'une pratique déjà existante.

– En Belgique ils ne parlent pas de réhabilitation ou isolation thermique mais d'adaptation. En Suisse on utilise le terme assainissement.

Question : quelle est la méthode empruntée pour le recensement des bâtiments en terre ?

Erwan : Enquêtes systématiques visuelles qui ont commencé dans les années 70.

Confort, usages, espaces

texte et choix d'images par Vincent R.

Objectif confort pas l'énergie

- la zone de confort varie énormément d'un individu à l'autre et selon des facteurs tels que l'âge, le sexe et l'acclimatation
- Angleterre 14,5-21°C / USA 20-26°C / Tropiques 23-29,5°C
- norme SIA 384/2 pour dimensionner le chauffage :

Séjour 20°C

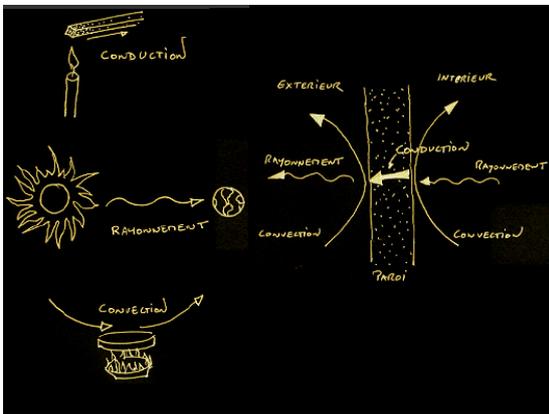
Chambre à coucher 16-18°C

Corridor/toilettes 15-18°C

Escaliers 12°C

Service 12°C

- l'uniformité thermique est peu naturelle et exige beaucoup d'énergie
- analogie entre thermique et alimentation — ou les couleurs : le bleu est considéré comme une couleur apaisante, mais un espace entièrement monochrome bleu... alors pourquoi 19°C partout ?



Lequel ?



importance de la température des parois
expérience MIT (source : www.promodul.org)



Revêtements et Mobiliers



le foyer - F.L. Wright



le jardin



le désert - F.L. Wright



la galerie



le lit



kotatsu & iori



le bain



kotatsu



Discussion en plénière

— Kotatsu est une pratique qui consiste à chauffer le corps localement et non l'ensemble d'une maison qui pourrait n'abriter qu'un seul corps.

— Les esquimaux ont développé une stratégie d'isolation du corps par leurs vêtements. Cependant il est à noter que la neige est un bon isolant car elle permet de conserver une température de 0°C lorsqu'il en fait -40 à l'extérieur. Dans l'entrée des igloos, il y a d'ailleurs un trou creusé dans le sol afin que l'air froid y soit capturé.

— Les bains publics ont, à l'époque, été subventionnés pour réduire la déforestation liée aux usages individuels. Cela tend à disparaître aujourd'hui.

— Au Japon les bains ont également une fonction sociale.

— Les bains publics à Paris sont gratuits depuis 2012. Cela apporte de la dignité aux individus. Suite à la gratuité, il y a eu explosion de la demande.

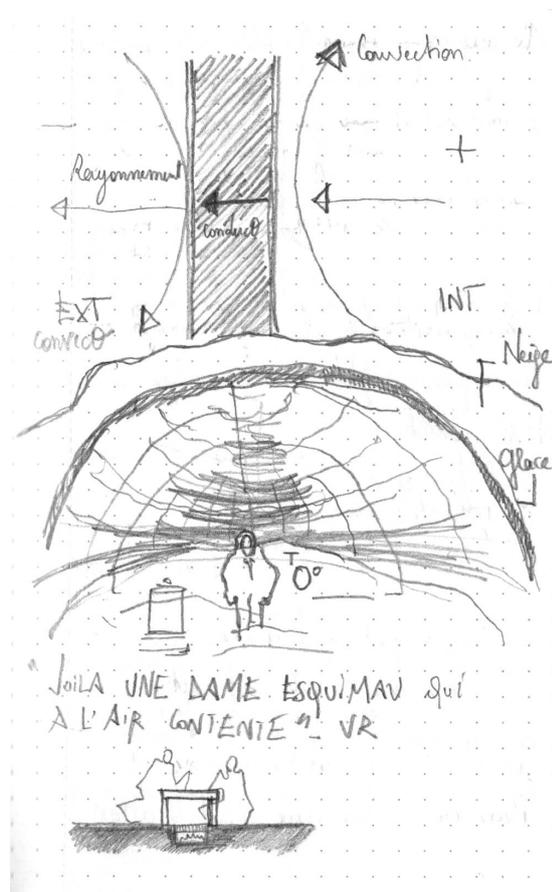
— Sur la thermorégulation, par exemple si on prend une douche au départ chaude puis froide, le corps s'adapte. En sortant de l'eau le corps réagit mieux à une température d'air plus basse. Il y a d'autres déterminants du confort.

— Le problème ici est celui de l'étanchéité à l'air, que l'on peut traiter sans forcément isoler.

— Des mesures de températures ont été réalisées dans un bâtiment de bureau en terre. Elles indiquaient 17°C mais la sensation de froid n'était pas mentionnée par les usagers. Cela s'explique par l'effusivité des parois selon les matériaux.

— L'hygrométrie aussi est un paramètre important du confort.

cf. *Architecture et volupté thermique*, Lisa Heschong, (traduit par Hubert Guillaud), Editions Parenthèses, 1981



Le vernaculaire, une mémoire du futur

par Marcel R.

Au-delà de ses dimensions physiques, sociales, économiques et spatiales, le vernaculaire est également un rapport au temps, à la durée, aux cycles. Comment la construction des valeurs personnelles et collectives, techniques et domestiques qui structurent les sociétés humaines peut-elle aujourd'hui s'en inspirer.

De quelques inepties à propos du temps

L'usage des adages relatifs aux vertus du temps résiste plutôt mal à une lecture critique :

- «le bon sens des anciens», impropre à rendre compte de la complexité contemporaine, le bon sens séculaire reste une farce employée pour réduire le discernement à la reconduction du même,
- «il faut vivre avec son temps» mantra officiel des forces de résignation ; sa traduction anglaise est TINA, There Is No Alternative...
- «nous n'avons pas hérité la terre de nos ancêtres, nous l'avons emprunté à nos enfants». Difficile de faire mieux en matière de dénis du legs permettant de s'affranchir de tout compte à rendre, a fortiori aux générations futures, dépourvues par définition de toute possibilité de contradiction.

L'invention de l'immédiateté permanente ...

Au-delà de la pression exercée sur la perception de l'écoulement du temps et les possibilités d'une gestion autonome de son emploi, nos modes d'existence sont devenus l'objet d'une dépossession progressive du présent.

Être au monde, dans la perception frontale et entière de l'instant, la simplicité séculaire de se sentir en pleine résonance avec la situation vécue, la satisfaction intense d'une disponibilité à l'ici et maintenant ... deviennent des actes de résistance face à une occupation du temps commandée par les accélérations exogènes qui nous submergent :

- augmentation du temps affecté au travail par l'addition des tâches effectives et masquées, la connectivité numérique, la productivité, l'instantanéité et la disponibilité des services marchands,
- pressions sur les formes de réussites (scolaires, familiale, professionnelles, sportives, relationnelles, sexuelles ...),
- impératifs de résultats, de performances, d'accomplissements, mesurables selon un référentiel bien calibré (salaire, lieu de résidence, type de voiture, Rolex ...)

- transformation des loisirs en séquences de renforcement des capacités opérationnelles (intégration de l'exigence à monter en aptitude, peur du vide/ négation des vacances ...)

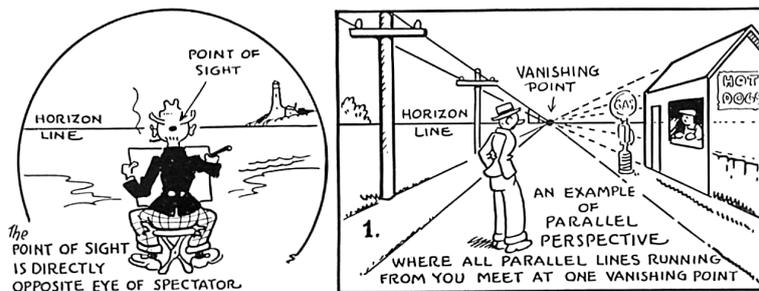
De là un «bougisme» désorienté, facteur d'asservissement grandissant aux forces de production comprimant les espaces de réalisation personnelle et collective, de poésie de l'instant, celui que l'on goûte, dont on se nourrit, pour engendrer une urgence constante, l'impossibilité d'un relâchement, d'un lâcher-prise, d'un abandon confiant et robotatif au cours des choses ...

De quelques jalons qui nous ont conduits à cette situation

La construction de cette accélération généralisée qui pèse sur nos actes, notre imaginaire et notre capacité à nous projeter repose sur des bases historiques.

La perspective de la Renaissance ou l'éloge de la fuite en avant

Elle s'organise sur la ligne d'horizon avec point de fuite dans l'axe du tableau et de l'œil du regardeur, installant l'homme au centre de la représentation, donc du monde.



D'où une double conséquence :

- la consécration de l'homme comme aboutissement de la chaîne de l'évolution,
- l'accélération de la projection conquérante vers ce qui reste à découvrir

ouvrant et légitimant une ère d'hégémonie et de prédation sans partage sur la terre et les existants. Rien d'étonnant à ce que cette mise en perspective du hors champ, inspire alors une fuite en avant, fuite rendue de plus en plus active par la maîtrise des énergies supra métaboliques et les technologies de l'accélération des corps, des matières puis de l'information.

Quelques remarques :

- Leon Battista Alberti (considéré comme l'inventeur de la perspective) et Christophe Colomb sont nés successivement à Gènes au 15ème siècle (1404 et 1451) §
- en russe prospect désigne les grandes avenues structurantes (Leninski prospect = 120 m de large), monumentalisme au service de la représentation de la puissance du pouvoir et axe de circulation des moyens (l'armée) de le faire valoir,
- en anglais le point de fuite se dit «vanishing point», point de disparition
- cet agencement du monde est une cosmologie ; on voit par là la difficulté à le déconstruire si on ne l'attaque précisément sur cette strate.



Le futurisme ou l'allégorie de la vitesse et de la guerre

Dans son manifeste de 1909 le mouvement d'une des avant-gardes radicales théorise la vitesse comme un dépassement historique : «La splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle».

«Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.»

Outre la glorification de la guerre comme «hygiène du monde», cette envolée instaure une trinité prétendument prodigieuse : la vitesse, le ciel, l'espace.

Il se trouve que cette profession de foi et ses icônes font encore recette ; en témoigne la réception béate du récent lancer de voiture dans l'espace le 6 février 2018, dans laquelle l'imbécilité à aller polluer les environs de Mars le dispute à la péremption obscène de la symbolique soit disant progressiste du geste.

La modernité ou l'imposture ubiquiste

Fondée sur une opposition au «déjà là» elle promet durant la première moitié du 20ème siècle, l'art de

vivre déconnecté de tout contexte, critiquant les singularités historiques et locales et prétendant les dépasser par le déploiement de solutions rationnelles, universelles, hors sols et prêtes à l'usage.

Une façon d'ambitionner un monde homogène et reproductible en tout lieu et instant grâce à l'essor technologique et une formidable disponibilité énergétique capable de se rire du temps et l'espace.

Manière aussi de figer le déroulement du temps dans l'immuabilité d'un environnement régulé, calibré, climatisé.

Le tragique de la modernité, dont l'achoppement historique se situe entre la Shoah et l'anthropocène, ne démobilise toujours pas un nombre encore important d'adeptes irréductibles qui tiennent inexorablement le progrès comme horizon indépassable et non négociable de l'humanité.

La vitesse, une promesse non tenue, l'accélération une pathologie inique

Comment ne pas citer la démonstration faite en 1973 par Ivan Illich et Jean Pierre Dupuis qu'un vélo est à peine moins rapide qu'une voiture pour autant que l'on intègre à la vitesse instantanée les temps annexes nécessaires à réaliser cette vélocité. Si je dois travailler une heure pour payer en véhicule, énergie, assurance, entretien ... la possibilité de me déplacer à 60 km/h (la vitesse moyenne d'une voiture en trajet mixte) - ma vitesse réelle est de 30 km/h. La vitesse généralisée est le tribut payé au mirage de la mobilité émancipée.

Comment ne pas évoquer l'impact sur les territoires, les groupes humains et l'environnement des conditions d'accès à la vitesse, déclinées en infrastructures lourdes et coûteuses, organisées pour un nombre restreint en puisant dans le capital environnemental commun et l'effort fiscal de tous.

L'industrialisme et la prescription de la dynamique innovation/obsolescence

Il fallait abonder à la société de consommation, aussi l'industrialisme s'est-il chargé de mettre à disposition les réponses matérielles à des questions qu'on ne se pose même pas, pour que cet emballement ordonne le rythme de la nouvelle condition humaine soumise à l'innovation.

L'agencement général du temps lui-même se trouve modifiée par l'éclatement des cycles ; les cycles culturels des sociétés humaines mais également les cycles naturels, et ce à toutes les échelles, jusqu'à l'enclenchement de l'anthropocène, acmé de la transformation globale de l'écosystème terre.

Le cycle besoin/désir/acquisition/assouvissement

possède une vernacularité, un rythme propre dans lequel la succession des séquences se déclenche sur des bases organiques, sociales et imaginaires autonomes.

À cette cadence favorable à la poésie des objets succèdent le turn over frénétique et la «jetabilité». Les objets provisoires, morts avant même de nous avoir instruits de leur affordance - leur possibilité d'interagir avec nos projets - ne nous servent pas autant qu'ils nous asservissent, dépourvus qu'ils sont de toute convivialité (au sens Illichien du terme).

Le numérique et les réseaux nécosociaux

À l'impératif de communication maximalisée sont censés répondre les réseaux nécosociaux et leur supposée capacité de production de lien social ... qui se révèle être à la convivialité ce que le surgelé industriel est à la cuisine traditionnelle.

L'augmentation régulière des supports de communication remet invariablement en lumière ce que l'on avait successivement repéré avec la CB, le minitel puis le téléphone portable : l'inflation des moyens d'échanger n'augmente en aucune manière ce que l'on a à se dire.

De là une dégradation du langage, consécutive à l'optimisation des outils à base de limitation du nombre de signes, acronymes (lol, mdr, like ...), émoticônes ... servant la frénésie d'émettre de plus en plus de vacuité au détriment de la production patiente de sens.

... et des moyens de s'en défaire ou manifeste pour un temps vernaculaire

Il ne s'agit pas seulement de donner un sens à sa vie mais de maîtriser le rythme de son existence

Renversement de perspective (en perspective du renversement)

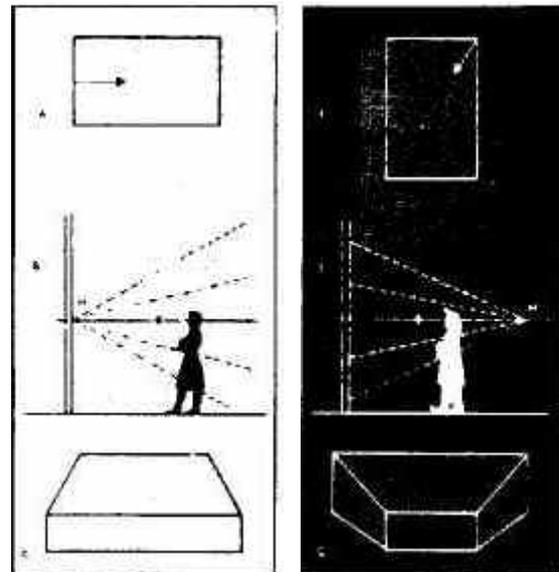
Si la perspective est d'abord une construction spatiale, elle est aussi une matrice temporelle en tant que système de projection relevant d'une dynamique du regard.

À la perspective occidentale et son potentiel de mise en abyme, on peut préférer la perspective chinoise qui installe le regardeur dans le dispositif et permet d'échapper à l'effet panoptique de la perspective à point de fuite central.

On voit alors que selon le principe de représentation adopté, les objets, les événements, le monde ... nous fuient ou viennent à nous et déterminent

le rapport que nous entretenons avec eux. De là se pose la question de l'éthique qui façonne notre être au monde.

Si l'on adhère à la définition de Gilles Deleuze « l'éthique c'est être à la hauteur de ce qui nous arrive », il paraît urgent de se demander à quelle éthique peut-on prétendre dans une relation à un monde dont la représentation nous fuit ...



perspective occidentale

perspective chinoise

Défense de l'attentivité

Alors que cette capacité à ressentir le milieu et ses ressources signe une présence au monde clairvoyante et concernée, elle est devenue un enjeu de détournement et de confiscation.

Notre attentivité est une ressource précieuse ; la preuve en est l'acharnement du système marchand à la stimuler, la traquer et la soumettre par une ingénierie invasive de stimuli et autres dispositifs destinées à déclencher une éventuelle décision d'achat.

Nous pouvons cependant trouver dans le vernaculaire de quoi reconsidérer notre attention à la valeur du temps, clef d'une autre hiérarchie des événements, manière de privilégier ce qui nous regarde au lieu de nous focaliser sur ce que l'on nous donne à voir ?

Car la culture vernaculaire procède avant tout d'un rapport attentionné de l'homme à son environnement, d'une stratégie d'actions fondée sur l'autonomie d'appréciation du rapport besoins/ressources et d'un accord écosystémique aux «déjà là» (les existants, les non humains, la biosphère en général) ; soit un corpus disponible de savoir faire et de savoir être d'une grande pertinence qui repose entre autres sur l'aptitude à articuler plusieurs catégories

de temps :

- son écoulement lors de l'observation des situations,
- sa cristallisation lors de la réflexion qui conduit au projet,
- sa précipitation lors de la mise en œuvre,
- sa durée lors de sa mise en usage.

C'est probablement une des clefs pour raccommo-der l'inconciliable : la lucidité à faire la critique du monde tel qu'il va et l'enthousiasme à entreprendre son changement.

Apologie de l'improductivité bien tempérée

Se questionner individuellement et collectivement sur notre rapport au travail est un des chantiers emblématiques de la vernacular attitude.

Comment s'inscrire dans une intensité productive raisonnée et maîtrisée qui conviendrait à chacun, comment gérer son temps sur des rythmes propres, comment articuler (et s'articuler) à cette gestion le plus souvent improbable ?

Comment faire de son travail une mise en mouvement vers un but nécessitant de surmonter des résistances (trabajar) plutôt qu'une punition (tripalium) ?

Comment mettre en congruence l'identification de ses propres besoins et le temps consacré à les assouvir ?

L'exemple fameux des indiens Guayaki nous éclaire, qui apprécieraient grandement de disposer d'outils modernes performants, la hache de fer notamment, proposés par les anthropologues venus les étudier. Ils les utilisèrent pour consacrer moins de temps à satisfaire leurs besoins primordiaux, passant plus vite à d'autres occupations, pas du tout motivés pour produire des stocks superflus.

Il faut noter que cette société du travail ajusté est aussi une société sans État ...

Vers l'éclipse de l'objet

Le logement tend à devenir un produit de consommation courante, concerné par le même phénomène d'obsolescence qui prévaut pour l'ensemble des objets domestiques.

Alors que le temps de l'investissement immobilier contemporain se compte en 2 à 3 décennies, (moins d'1 % des prêts dépasse 30 ans en 2017) l'économie vernaculaire pratique l'amortissement d'un bien sur plusieurs générations (2 x 30 ans, 3 x 30 ans, 4 x 30 ans ...).

Le cycle financier court engendre de fait une

survalorisation de la valeur d'échange en réduisant la durée d'usage. Or seul le temps long ouvre à la patrimonialisation - la valorisation par l'usage - et partant à la qualité d'un édifice construit pour servir dans la durée. On peut faire l'hypothèse que l'économie vernaculaire a posé empiriquement les bases du coût global tout en comprimant également la valeur de signe des objets produits.

Ce modèle économique nous propose en effet deux directions vertueuses et congruentes :

- l'ambition de quitter l'économie de l'intendance pour l'économie de l'existence, dans une relation désépéculative,

- l'ouverture à une «éclipse de l'objet» profitable à la valorisation du bien par la durée de sa jouissance et les apports culturels, économiques et sociaux induits par le dépassement de la simple fonction consumériste.

Propositions pour une grammaire politique du temps

Le registre de temps dont dispose la grammaire française déborde, nous permet de recomposer à notre guise une cosmologie des temporalités :

- l'imparfait, symbole de la modernité, fausse promesse d'un avenir meilleur (il était une foi dans le progrès ...),
- le présent, Zone Temporelle À Défendre contre l'érosion du présentisme,
- le futur, utile à définir un avenir soutenable mais dont on sait qu'il est trop souvent mieux avant,
- le futur antérieur, capable d'instaurer la congruence entre ce qui a été et ce qui va advenir ; ainsi «quand il aura habité le lieu il saura y bâtir sa maison».

Discussions en plénière

— Le futur est derrière, le passé est devant. On peut y courir, on y va lentement.

Stéphane : Je pense à la place des SDF dans les villes, par rapport à la conscience du temps. À Marseille, ils voulaient remettre en route les clochers pour annoncer les heures. Sans cela, les SDF sont en dehors du temps et du rythme des cités.

Maya : Je reviens sur cette fausse promesse, celle de nous faire gagner du temps ! Mais en réalité on a développé des technologies et utilisé des outils pour augmenter la productivité.

Vincent : J'ajoute cette spécialisation du temps dans nos sociétés, où nous découpons les temps travail / vacances, et les horaires pour rythmer l'ensemble de manière précise. C'est quelque chose que l'on ne retrouve pas dans le vernaculaire et dans d'autres sociétés où les différents temps sont perçus sans ce découpage clair.

— Prendre le temps de s'enrichir par le savoir (comme lors de la lecture par exemple) ne répond pas au mécanisme productif dans le sens commun. Car il s'agit d'une productivité différée.

— lorsqu'on roule 12h pour rejoindre sa destination, on a perdu sa journée. Alors que si on rejoint cette destination à vélo, cela fait 4 jours de voyage !

— Tout comme la *slowfood*, on peut voir apparaître la slow architecture. Celle-ci consiste à prendre le temps pour dessiner, rencontrer les artisans, discuter avec les différents acteurs, etc...

Jean-Luc : j'ai l'impression que l'on me vole mon temps de vie. Je n'arrive pas à faire ce que je voudrais du fait des contraintes, j'en retire de la souffrance. J'ajoute aussi que le temps est souvent ramené à une perspective et une ligne droite, alors que l'on pourrait aussi le voir comme circulaire, par exemple le temps des saisons.

— Le calendrier maya était lié aux astres. Alors que notre calendrier grégorien n'est lié à aucun événement naturel.

— La découverte du cycle circadien offre au corps un rythme plus naturel

« Pourquoi je devrais gagner ma vie alors que je l'ai déjà » — Boris Vian

